

## LA CHARRETTE

Monseigneur Gauvain, qui chevauchait bien avant le reste de la troupe, vit bientôt venir un chevalier qui avançait au pas sur un cheval fourbu et tout en sueur. Le chevalier, qui a reconnu Gauvain, l'a salué et celui-ci lui a rendu son salut.

– Seigneur, vous constatez dans quel piteux état est mon cheval. Il n'est plus bon à rien. Je vois que vous disposez de deux destriers. C'est pourquoi, en vous assurant que je vous revaudrai ce service, je vous demande de me prêter ou de me donner l'un d'eux.

– Choisissez celui que vous préférez.

Le chevalier, qui en avait grand besoin, ne prit pas la peine d'examiner lequel était le meilleur. Il monta sur celui qui était le plus proche et le lança aussitôt au galop. Le cheval qu'il venait d'abandonner tomba raide mort, tant il avait été mis à rude épreuve toute la journée. Sans perdre de temps, le chevalier se dirigea vers la forêt. Monseigneur Gauvain, à son tour, entreprit une poursuite acharnée qui le mena au bas d'une colline. Là, il retrouva mort le cheval qu'il avait cédé peu auparavant. Et il vit le sol tout autour piétiné par

les sabots de plusieurs chevaux et jonché de débris d'écus\* et de lances. Pour sûr, il s'était déroulé en ce lieu un grand combat entre plusieurs chevaliers. Il regretta vivement de ne pas y avoir pris part. Mais il ne s'attarda pas et repartit à vive allure, jusqu'au moment où il aperçut le chevalier, qui allait seul, à pied, tout armé, le heaume\* lacé, l'écu au cou et l'épée à la ceinture. Celui-ci, en marchant, venait juste d'arriver à la hauteur d'une charrette.

On se servait alors des charrettes comme aujourd'hui des piloris\*. Dans chaque bonne ville où l'on en compte aujourd'hui plus de trois mille, il n'y en avait qu'une seule autrefois. Elle servait alors, comme nos piloris, aux traîtres, aux meurtriers, aux voleurs, aux bandits de grand chemin ou aux vaincus en combat judiciaire\*.

Celui qui était pris sur le fait était mis sur la charrette et mené à travers toutes les rues. Il était ainsi définitivement déshonoré et, dès lors, exclu de toutes les cours. En ce temps-là, la réputation des charrettes était tellement sinistre qu'on avait coutume de dire : « Quand une charrette tu verras ou croieras, fais ton signe de croix et demande à Dieu, le Seigneur, de te garder d'un tel malheur. »

Le chevalier, à pied, sans lance, s'approche de la charrette. Il voit un nain juché sur les limons\* qui, en bon charretier, tient une baguette à la main.

Il lui demande :

– Nain, dis-moi si tu as vu passer madame la reine.

Le nain, cet être vil et de la pire espèce, ne veut lui donner aucune nouvelle. Il se contente de lui dire :

– Si tu acceptes de monter sur la charrette que je conduis, tu pourras savoir demain ce que la reine est devenue.

Sur ce, il se remet en route sans plus attendre. Et le chevalier a laissé le nain repartir sans monter dans la charrette. C’est pour son malheur qu’il a eu honte d’y sauter aussitôt<sup>1</sup>. Il le paiera fort cher.

La Raison, qui s’oppose à l’Amour, lui déconseille d’y monter et lui rappelle qu’on ne doit rien entreprendre qui apporte la honte ou le reproche. La voix de la Raison qui ose lui dire cela parle par sa bouche, mais non pas par son cœur. Mais l’Amour, qui est en son cœur, l’exhorte à monter sans tarder dans la charrette. Puisque tel est le commandement de l’Amour, le chevalier y saute. Peu lui importe la honte.

Monseigneur Gauvain avait lancé son cheval au galop pour rattraper la charrette. Découvrant le chevalier assis dedans, il ne manqua pas d’être fort surpris et dit au nain :

1. A-t-il hésité le temps de « deux pas » ? Cette précision (*tant solement deus pas demore*) à propos de laquelle on a beaucoup écrit et discuté ne figure que dans trois manuscrits. (Sur l’établissement du texte, voir pp. 192-195.)

– Nain, si tu sais quelque chose à propos de la reine, dis-le-moi.

Le nain lui répondit :

– Si tu as autant de mépris pour toi-même que celui qui est assis ici, monte le rejoindre, si le cœur t’en dit, et je t’emmènerai avec lui.

Monseigneur Gauvain estima que c’était pure folie. Il répondit qu’il ne monterait dans la charrette à aucun prix, et qu’il perdrait vraiment trop au change.

– Va où tu voudras, là où tu iras, j’irai, dit-il.

Ils se remirent alors en route en suivant le même chemin, l’un à cheval, les deux autres à bord de la charrette.